

„Les enfants des autres“ (2022): (Stief-)Elternschaften neugestalten und verhandeln.

Une belle-mère en quête de maternité¹

Jean-Baptiste Desveaux

1. Introduction

Nombre de familles sont, dans les pays occidentaux, concernées par ce qu'il est actuellement usuel d'appeler les recompositions familiales ou familles recomposées. Les familles concernées voient leur structure nucléaire initiale brisée en raison d'une séparation conjugale ou du décès de l'un des membres du couple parental, conduisant chacun des membres de la famille à vivre secondairement avec des personnes extérieures à la cellule familiale originelle. Dans le cas des séparations conjugales, ce mouvement est toujours à l'initiative des adultes, d'une séparation puis d'une mise en couple avec un autre adulte. L'enfant est alors relégué à une place de témoin d'un processus conjugal. S'il peut contribuer au climat de cette conjugalité, il n'a sur elle aucun pouvoir d'agir direct (*agency*). Pour autant, l'enfant est un acteur fort de la scène familiale et il possède une capacité d'influence non négligeable, tant à l'égard de ses parents qu'à l'égard de ces « pièces rapportées » que sont les beaux-parents.

La place de beau-parent se forme ainsi sous l'influence des enfants, mais aussi de ses deux parents, bien que seul l'un d'entre eux soit concerné directement par la nouvelle configuration conjugale. Le nouveau conjoint, pour accéder à cette place de beau-père ou de belle-mère, va ainsi devoir investir un lien familial pluriel, qui lui préexiste, et dont sa rencontre avec celui-ci va venir faire bouger les lignes.

Le film *Les enfants des autres* de Rebecca Zlotowski, sorti en France en 2022, est l'une des premières créations dans le cinéma français à proposer un récit essentiellement centré sur les enjeux de la beau-parentalité. Il conduit à explorer ces dynamiques selon le point de vue d'une femme, célibataire et sans enfant, dans un contexte parisien. Ce scénario est né de la volonté initiale de la réalisatrice d'adapter le roman de Romain Gary *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* qui traite du

¹ Desveaux, J.-B. (2024). Die Kinder der Anderen (Stief-)Mutterschaft neu gestalten und verhandeln. *Happy families? Inszenierungen von Familienbeziehungen in französischen und deutschen Filmen*, Leipziger Universitätsvlg (2024), pp.277-295.

déclin de la vie sexuelle d'un point de vue masculin². Elle va finalement délaisser ce projet d'adaptation pour s'engager dans une création personnelle. Écrit durant le confinement lié à la Covid-19, l'autrice du scénario et réalisatrice du film, Rebecca Zlotowski, trouve l'inspiration, selon ses propres dires³, dans son vécu personnel en tant que femme de 40 ans sans enfant et ayant vécu à plusieurs occasions l'expérience d'être en situation de belle-mère. En optant pour ce récit sur la maternité, elle témoigne d'une conception singulière de la maternité, qu'elle associe avec la féminité. L'autrice insiste sur cet élément lié à la contrainte biologique propre au vieillissement, évoquant que si elle peut altérer les capacités sexuelles des hommes, pour les femmes, elle vient entraver inéluctablement la capacité à pouvoir être enceinte⁴. Peut-être que cette lecture singulière vient participer à la conception, au niveau symbolique, de la maternité comme un trophée phallique pour les femmes. Le double déplacement, du masculin au féminin et de la virilité à la maternité, va contribuer à offrir une dimension narcissique à la quête de maternité du personnage de Rachel. Ce film a aussi été pensé, toujours selon l'autrice réalisatrice, selon un parti pris assumé de se départir des représentations habituellement négatives concernant la figure de la belle-mère. En effet, les représentations culturelles de la figure de la marâtre sont le plus souvent associées à une figure menaçante pour le lien père-enfant (Deutsch, 1945, Auraix-Jonchière, 2014), représentations que l'on retrouve véhiculées dans les mythes (Bettelheim, 1976) ainsi que dès les débuts du cinéma (Bléger, 2022). Par effet de clivage en bon objet et mauvais objet, comme pour renforcer la dichotomie des sentiments que peut ressentir un enfant, la belle-mère est en effet une figure de prédilection pour venir projeter les représentations de la sévérité, du châtiment, voire de la cruauté (Ambroise-Rendu, 2022), préservant l'imago maternelle des parts propre au négatif. Dans ce film, cette aspiration à valoriser le positif, que l'on perçoit aisément en filigrane tout au long du récit, tend à lisser la complexité des relations et à taire les fonctions de la haine, du conflit et du négatif, au risque parfois d'une certaine naïveté dans les représentations véhiculées.

Dans ce chapitre, nous allons parcourir le récit proposé par ce film afin d'observer et analyser certains enjeux spécifiques à la beau-parentalité. Afin d'en limiter l'étendue, l'analyse effectuée, selon un prisme métapsychologique, ne se portera que sur le personnage de Rachel, en sa situation de découvrir sa place de belle-mère. Pour en rendre compte, j'ai fait le choix de concentrer l'analyse à partir de deux axes thématiques : l'attention, l'investissement. Ces axes vont nous permettre d'explorer le

² Podcast, sous le Soleil de Platon, France Inter <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/sous-le-soleil-de-platon/sous-le-soleil-de-platon-du-jeudi-17-aout-2023-1076253>

³ Rebecca Zlotowski, entretien par Joséphine Leroy du 22.09.2022

<https://www.troiscouleurs.fr/article/entretien-rebecca-zlotowski-les-enfants-des-autres>

⁴ <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/bienvenue-au-club/avec-rebecca-zlotowski-la-belle-mere-a-enfin-le-premier-role-2654418>

traitement effectué par ce film de la construction des liens familiaux au sein de cette situation singulière.

Synopsis

Rachel est une femme d'une quarantaine d'années, célibataire et sans enfants. Elle s'épanouit dans son métier de professeur de français. À l'occasion d'un cours de guitare, elle fait la rencontre d'Ali, et une histoire d'amour s'en suit. Ali est le père d'une petite Leila de 4 ans et demi, qu'il a eue avec Alice, dont il est séparé. Rachel va rapidement faire la connaissance de Leila, et une relation tendre naît entre elles. Au cours du récit, nous suivons ainsi Rachel dans sa rencontre amoureuse, sa découverte de Leila, son implication dans la vie familiale et amicale d'une histoire conjugale qui lui préexiste. Rachel souhaite avoir un enfant avec Ali, mais son gynécologue la prévient : il ne lui reste plus beaucoup de temps. Elle s'investit alors davantage dans sa relation avec Leila, allant la chercher régulièrement à son cours de judo ou à la sortie de l'école. Louanna, la sœur cadette de Rachel, tombe enceinte par accident, mais, encouragée par Rachel, elle accepte finalement cette grossesse. Rachel ressent peu à peu une certaine amertume, exprimant son sentiment de ne rester qu'une figurante dans la vie de Leila. L'enfant qu'elle voudrait avec Ali n'arrive pas. Soudainement, Ali lui annonce qu'Alice lui a demandé de se remettre en couple avec elle, et il met fin à leur relation. La naissance du fils de sa sœur lui donne l'occasion de s'investir à nouveau dans une relation avec l'enfant d'une autre.

2. Regards psychanalytiques sur la beau-parentalité

Au sein des familles dites recomposées, les situations de beau-parentalité offrent à l'enfant la possibilité de voir les enjeux oedpiens se reconfigurer en diversifiant ses investissements affectifs. Le beau-parent, interlocuteur du quotidien deviendra alors possiblement une figure tutélaire, plus ou moins centrale ou périphérique, plus ou moins impliquée ou distante, en fonction de l'histoire familiale et des attentes de chacun. Si actuellement, la littérature spécialisée en métapsychologie reste limitée sur le sujet (Laflamme & David, 2002), des ressources peuvent être pensée à partir de la clinique du travail avec les familles et des récits concernant la famille, encore, à partir des productions culturelles comme dans le cas de ce film.

La beau-parentalité peut être entendue comme une *position subjective de parentalité*, un vécu et une expérience subjective, pour laquelle il ne correspond pas forcément une responsabilité légale, administrative ou symbolique. Cet investissement au sein de cette position subjective de parentalité se met en œuvre notamment au sein de ce qu'il est coutume de nommer « l'expérience de

parentalité » et « la pratique de la parentalité ». (Houzel, 2007, p. 114). Le beau parent va ainsi effectuer des tâches et relever certaines fonctions ordinairement dévolues au parent, sans pour autant être garant d'une fonction parentale au niveau de son « exercice » au sens légal du terme (Houzel, *op. cit.*). Cette position subjective ne peut advenir que si sa légitimité lui est conférée par le parent avec qui il partage sa vie, et accessoirement, avec l'autre parent. Cette position parentale subjective doit s'entendre non comme une réalité manifeste liées aux conduites, places et fonctions mises en œuvre dans la réalité extérieure, mais bien comme une position interne. Cette parentalité ne concerne pas des sujets ou des statuts, mais bien la *fonction interne soignante* (Ciccone, 2012), propre à la fonction parentale qui est présente en chaque individu. Elle relève en cela d'une « parentalité interne » (*Op.cit.*), laquelle suppose que soit mobilisée une « préoccupation parentale primaire ». Ce concept, développé à partir des apports de Winnicott sur la « préoccupation maternelle primaire » (Winnicott, 1956) permet de concevoir les aménagements psychiques interne que tout sujet doit mettre en œuvre pour assurer une fonction parentale, au sens d'une fonction soignante.

Dans les situations de relation beau-parentale, la position subjective de parentalité est aussi une « parentalité élective » (Théry, Dhavernas, 1993), contingente de la volonté d'un autre, qui lui confère ce droit à l'exercer. La reconnaissance du beau-parent dans cette fonction subjective requière des logiques d'un temps long, notamment pour les enfants qui se retrouvent en situation de ne pas avoir choisi l'objet. Le beau-parent est ainsi choisi par le parent et non par l'enfant, ce qui renforce chez l'enfant le sentiment de passivation, pouvant lui donner le sentiment qu'il n'a pas son mot à dire. Pour autant, l'enfant possède une fonction de confirmateur de la nouvelle configuration familiale pouvant soutenir, ou au contraire entraver, la fonction beau-parentale souhaitée par le parent au sein de sa nouvelle union.

Dans les configurations où le beau-parent n'est pas lui-même parent, comme c'est le cas dans ce récit, s'engagent des spécificités singulières dans l'établissement et l'investissement du lien. Le beau parent, se voit ainsi tisser une relation avec deux personnes à la fois. Si la place de chacun possède un statut clairement distinct relevant du conjugal (pour le conjoint-parent) ou du familial (pour l'enfant), ces deux dimensions entretiennent des rapports de co-étayage. Ainsi, à terme, une situation conjugale ne semble pouvoir perdurer sans que la dimension familiale soit considérée. Ces aspects vont venir remobiliser des enjeux propres à la dimension libidinale et oedipienne au sein de la nouvelle configuration familiale. L'arrivée d'un nouveau personnage dans la situation familiale est ainsi susceptible d'induire des enjeux de séduction et de rivalité, et ce non seulement entre beau parent et enfant mais concernant l'ensemble des relations, dont celle conjugale. Les formations fantasmatiques, telle que le roman familial ou la scène primitive, alimentent ainsi la conflictualité psychique et mobilisent des vécus émotionnels pouvant relever de la séduction ou des angoisses d'abandon,

caractéristiques des dialectiques amour-haine. Cette arrivée véhicule ainsi des enjeux propres à la question de la séparation et deuil, tout autant qu'à celle de la dimension de l'investissement libidinal. La rencontre suppose en effet qu'une suffisante séduction puisse advenir, et avec elle, leurs lots d'interrogation consciente et inconsciente pour chacun des membres de la famille (Qu'est ce qui m'attire chez l'autre ? Qu'est-ce que l'autre désire en moi ? etc.). Si la séduction et ses avatars concernant l'identification narcissique semblent évident pour la rencontre entre deux adultes dans la constitution d'une relation amoureuse, celle-ci semble également devoir être prise en compte dans la rencontre entre beau parent et enfant. Il semble que ce soit là le moteur d'une possibilité à la rencontre, d'une possibilité à ce qu'un apprivoisement réciproque, puisse voir le jour. Sans la mise en œuvre de cette *co-séduction de base*, de cette « identification narcissique de base » (Roussillon, 2004), une relation profonde et féconde ne peut advenir. Ce processus, prérequis à ce que des « identifications croisées » (Winnicott, 1971) puissent se mettre en œuvre dans la relation, permettront ainsi de rendre supportable les mouvements de haine et de rejet, pour chacun des acteurs. C'est à partir de ces quelques jalons que nous allons désormais pouvoir observer certains de ces processus, et leur mise en œuvre, au sein du film faisant l'objet de ce chapitre.

3. Analyse des enjeux de la beau-parentalité dans le film : « Les enfants des autres »

3.1. L'attention, la sollicitude et les besoins narcissiques de la femme sans enfant

Le film débute par une scène où Rachel, enseignante en lycée, se trouve en classe, en train de diffuser un film à ses élèves. L'un d'entre eux, Dylan, se retourne, et la découvre préoccupée par les messages qu'elle reçoit sur son téléphone. Elle sourit à son téléphone, elle est ailleurs. Cette scène introductory engage le spectateur à percevoir l'attention distante et évasive dont Rachel fait part : elle n'est pas attentive aux enfants dont elle a la charge. Peu après, une séquence la montre en réunion entre enseignants, et là encore, elle est captive de son téléphone, en lien avec son futur amant. Cette connexion à l'ailleurs, cette attention distraite, peut s'entendre comme un indicateur de la tonalité narcissique du personnage, toute affairée à sa vie personnelle intime, bien plus qu'aux personnes d'avec lesquelles elle est en présence sur son lieu de travail. Comme une manière de venir nous dire que « les enfants des autres ne l'intéressent pas tant que ça ». Cette scène inaugurale vient souligner un processus singulier, Rachel s'absente psychiquement de ceux qui l'entourent, accentuant sa situation de célibataire dont la dimension narcissique prévaut.

La position parentale que sa relation avec Ali et sa fille Leila va lui permettre de découvrir, la conduira à progressivement se départir de ce mode d'investissement narcissique, pour engager un véritable

souci de l'autre, une sollicitude sincère (Winnicott, 1962) au sein d'une position beau parentale impliquée. Elle va ainsi tisser une relation singulière avec Leila. Le récit nous montre qu'elle lui est parfois même plus attentive que son père ne peut l'être. Le surinvestissement du lien dans les positions de beau-parentalité traduisent des aspects connus des recherches sur le sujet (Cadolle, 2001, Théry, 1995, Vincent, 2019). Cet aspect nous semble aussi témoigner des attentes sociales issus de modèles normatifs, où les fonctions de la belle-mère peuvent parfois être assignées aux fonctions ménagères et éducatives (Cadolle, 2013). Rachel se voit ainsi confier des tâches liées aux fonctions maternelles lorsqu'Ali en a la garde. Elle s'implique dans le quotidien de Leila, l'accompagnant à ses activités, passant des temps seule avec elle pour décharger Ali. Cette attention parentale, maternelle, se déploie également lorsqu'il se retrouvent tous les trois.

Ceci est notamment le cas dans une séquence au sein de laquelle Ali, Rachel et Leila partent assister à un spectacle de course camarguaise⁵ pendant leurs vacances. Alors que le père est absorbé par un match de foot qu'il suit sur son téléphone, Leila échappe à sa surveillance et s'éloigne dans la foule. Rachel, qui était partie chercher à manger pour la petite fille, découvre son absence et s'inquiète – voire panique – en criant son nom de toutes parts. Elle la retrouve rapidement et lui adresse alors des mots tendres : « mon cœur, mon ange » (39 min), comme pour contre-investir son vécu d'angoisse. Le père, lui, semble à peine avoir relevé l'absence de sa fille. Rentrés à la maison, c'est Rachel qui se charge de coucher Leila. Alors qu'elle commence à trouver le sommeil, le père se met à hurler, exprimant son plaisir extrême de voir son équipe de football remporter le match. Leila se réveille, et tout le monde semble être à la fête, dansant pour cette victoire qui n'intéressait initialement que le père.

Ce passage nous témoigne d'un glissement concernant l'attention portée envers l'enfant. Le père, habitué de ce lien, est plutôt négligeant envers sa fille ; Rachel, à l'inverse, semble surinvestir cette relation et déployer un excès de préoccupation maternelle (Winnicott, 1956). On peut souligner qu'ici, tout conflit, frustration ou émotion négative sont niés : Rachel n'en veut pas à Ali de négliger sa fille, de la réveiller, de mettre à mal les efforts qu'elle a pu faire pour l'endormir, etc. C'est comme si les positions narcissiques s'inversaient temporairement, et qu'en reportant la charge sur celle qui s'expérimente à devenir une mère, Ali retrouvait la légèreté de l'homme qu'il était avant d'avoir sa fille.

Tout au long du film, le projet de Rachel de devenir mère reste un point saillant de ses préoccupations. Le film est ainsi ponctué par ses visites chez le gynécologue de famille, qui lui rappelle à chaque

⁵ La course camarguaise est un sport dans lequel les participants tentent d'attraper des attributs primés fixés au front et aux cornes d'un bœuf.

rencontre, les effets du temps qui passe. Le discours médical apparaît dans le récit comme un briseur de rêverie. Lors des consultations, il exprime ainsi : « Si vous voulez un enfant, c'est maintenant » (24min), « Considérez que les mois sont comme des années » (24 min). À la question de Rachel : « Il me reste combien de temps ? », le médecin, lui-même âgé de 102 ans, lui répond : « Je me pose la même question tous les matins » (24min) induisant un rapport d'analogie entre la ménopause et la mort. Cela n'est sans doute pas sans lien avec l'idée qu'« ascendance et descendance, participent au déni de la mort » (Veuillet-Combier, & Gratton, 2017, p. 18). Ainsi, à l'ombre de ce projet de maternité se dissimule ce projet inconscient d'exister au-delà de son existence individuelle. Le projet de maternité est aussi un projet pour s'inscrire dans sa filiation ascendante et produire une descendance par laquelle elle sa vie individuelle pourrait alors fantasmatiquement perdurer.

Ce discours médical, porteur d'une autorité contraignante et déterministe, n'est pas seulement à entendre comme le « *gewachsener Fels* » (Freud 1937, S. XX) ⁶. Il symbolise également le poids de l'histoire familiale. En effet, le médecin est juif comme la famille de Rachel, et il est le gynécologue des femmes de la famille sur plusieurs générations. Un échange entre les deux sœurs nous fait d'ailleurs savoir qu'il est le dépositaire de connaissance sur la maternité de leur mère, qu'elles-mêmes ignorent. Pour Rachel et sa sœur, le médecin, qui a connu leur mère, apparaît comme une figure dépositaire de connaissances sur la maternité et la féminité, un vecteur de transmission du maternel.

La mère, décédée lors d'un accident de voiture durant lequel Rachel, alors âgée de 9 ans, était présente, reste un objet de mystère pour ces deux femmes. Toutes deux semblent souffrir de cette absence de transmission du féminin et du maternel (ici parfois confondus), bien que les conduisant à deux destins divergents. L'aînée est vouée à ne jamais avoir l'enfant biologique qu'elle dit tant souhaiter, à ne jamais vivre l'expérience de la transmission sous cette forme, la cadette se retrouve de manière inattendue contrainte à vivre la maternité du fait d'une grossesse imprévue. L'impensé de l'histoire familiale trouve ici deux destins antagonistes : une maternité imposée, une maternité entravée. Face à ces deux destins (*fate*), ces deux femmes tentent de se créer une destinée (*destiny*)⁷, une histoire appropriable subjectivement. Elles symbolisent deux tendances de la maternité au sein desquelles le rejet (de la maternité), la déception (d'être ou ne pas être mère), l'envie (de maternité ou de liberté) peinent à s'articuler.

⁶ Freud, 1937. Pour compléments de traduction voir : Scherrer, F. (2011). « Le roc... ». *Essaim*, 27, 83-99. <https://doi.org/10.3917/ess.027.0083> ou encore PRESS Jacques, « Chapitre III. Été 1937 », dans : *La construction du sens.* sous la direction de PRESS Jacques. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Le fil rouge », 2010, p. 59-73. URL : <https://www.cairn.info/la-construction-du-sens--9782130583622-page-59.htm>

⁷ Cf. Bollas, C. (1989) *Forces of Destiny. Psychoanalysis and Human Idiom*, Routledge, 2018., tr. Fr. *Les forces de la destinée. Psychanalyse de l'idiome humain*, Calmann Levy, 1996.

3.2 La non expérience de la maternité ou une destinée entravée par la perte

Afin d'éclairer les processus à l'œuvre dans le projet de maternité de Rachel, il est nécessaire de recourir au concept de pulsion de destinée. Développé par le psychanalyste américain C. Bollas, la pulsion de destinée correspond au besoin que possède chaque individu « d'exprimer et d'élaborer son idiome à travers le choix et l'usage des objets. C'est une forme d'instinct de vie par lequel le sujet chercher à accéder à son être véritable grâce à l'expérience qui libère ce potentiel » (Bollas, 1989, p. 159⁸). Ce concept permet d'éclairer comment un sujet tend à donner un sens à son existence, à exprimer et révéler son vrai self, par le choix de certains objets ou la réalisation de certaines actions au cours de son existence. Le « destin » correspond ainsi à ce à quoi l'existence d'un individu peut être assigné inconsciemment⁹. Afin de se révéler subjectivement, de développer des potentiels de son self, l'individu est conduit, inconsciemment à élire des objets, à produire des actions qui vont orienter la perspective déterminée de son existence subjective. Par ces choix, le sujet peut accomplir sa pulsion de destinée, déployer son vrai self et ainsi révéler des avenir potentiels. Pour que ces accomplissements puissent voir le jour, il faut, pour Bollas que l'enfant ait pu ressentir que son vrai self a été suffisamment soutenu par les encouragements prodigués par la mère lors de ses expériences précoces, et ultérieurement, par ses deux parents et ses premiers pairs. Il précise ainsi:

“I believe that this sense of destiny is the natural course of the true self through the many types of object relations and that the destiny drive emerges, if it does, out of the infant’s experience of the mother’s facilitation of true self movement. The true self, as Winnicott suggested, can evolve through maternal adaptation and responds to the quality of care the child receives from the mother and the father, as well as from the school and the peer world.” (Bollas, 1989, p.27)

À la lumière de ces apports, il semble possible de soutenir l'hypothèse que Rachel, consécutivement à la perte de l'objet maternel, a vu une partie de cet étayage s'effondrer, et avec lui, les rêveries et les projections destinées idéalisées, entravant ultérieurement sa capacité à exprimer son vrai self et à révéler sa pulsion de destinée. L'avenir non-vécu qu'elle tente de réaliser, par la maternité, s'inscrit ici comme une voie pour mettre en déroute ses vécus liés à la perte. Vivre une expérience de maternité comme pour faire revivre l'objet maternel, retrouver par l'expérience la possibilité de vivre une « expérience non vécue » (Ogden, 2014). Dans ce projet marqué par l'investissement mélancolique, l'enfant potentiel aurait ainsi pour destin d'être investi comme un « miroir du négatif de soi »

⁸ “to articulate and elaborate his idiom through the selection and use of objects. It is a form of the life instinct in which the subject seeks to come into his own true being through experiencing that releases this potential”.

⁹ Bollas précise: “we can use the idea of fate to describe the sense a person may have, determined by a life history, that his true self has not been met and facilitated into lived experience. A person who feels fated is already someone who has not experienced reality as conducive to the fulfilment of his inner idiom” (1989, p. 26).

(Roussillon, 1991), un réalisateur des expériences non-vécues, de ce qui a été retiré à Rachel, et qu'elle n'a jamais pu rencontrer. En rejoignant les développements proposés par J. Manzano et F. Palacio-Espasa (1999) sur les scénarios narcissiques de la parentalité », il est possible de considérer qu' étant porteur de « l'ombre » (*Op. Cit.*) laissée par la mère de Rachel, ce désir d'enfant ne parvient pas à se réaliser. La présence de la mère de Rachel semble ainsi hanter le récit en filigrane. Un procédé cinématographique revient régulièrement ponctuer le film : un raccord de fermeture à l'iris (*iris shot*). Dans ce procédé caractéristique du cinéma muet, l'écran s'obscurcit, depuis les bords jusqu'au centre, comme des yeux qui se refermeraient sur la scène, jusqu'à se clore complètement. Le recourt à ces fermetures, saisissant le visage de Rachel à différentes étapes de sa vie, semblent figurer le regard de sa mère, un regard qui se clos, n'ayant pas pu être là pour voir ce que sa fille aura vécu.

Les investissements narcissiques auxquels Rachel recourt semblent constituer une forme de « refuge psychiques » (Kohon, 2015). Elle aspire à soutenir et alimenter son vrai self par elle-même. Sa quête de maternité semble ainsi une volonté de se réaliser personnellement, mais aussi de venir symboliser une expérience de lien mère-enfant qui s'est brutalement arrêté et pour laquelle, d'autres figures tutélaires ne semblent avoir réussi à prendre le relai.

Un investissement libidinal sous le sceau des logiques de l'urgence

L'investissement libidinal narcissique apparaît pour Rachel comme un palliatif, une solution auto-soignante, face aux souffrances liées à la non-appropriation de son histoire familiale. Aux prises avec des logiques de l'urgence, la souffrance de Rachel la conduit à engager une accélération des processus. La temporalité des investissements [*Besetzung*] semble forcée, précipitant l'expression de ses désirs sans laisser aux autres le temps pour qu'ils puissent émerger. Elle précipite ainsi la rencontre avec Leila, en demandant à la rencontrer très peu de temps après avoir rencontré Ali, devançant la possibilité que cette demande puisse venir de lui. Elle évoque aussi très tôt son désir pressant d'avoir un enfant, mettant son compagnon face au risque d'une paternité non désirée lors de leurs premiers rapports sexuels. Son projet de maternité semble ainsi avant tout un projet personnel, bien plus que partagé. Il est un projet de création auto-centré, un projet de soi à soi, où les logiques narcissiques sont prévalentes. Ce projet s'exprime avec insistance, et parfois, en contradiction avec l'expérience qu'elle tisse dans sa relation avec Leila. Alors que sa relation amoureuse est encore naissante, tout se passe comme si elle se trouvait tenue d'investir simultanément deux enfants, la petite fille déjà là et le bébé imaginaire qu'elle aspire à concevoir.

Cette même précipitation se retrouve dans ses liens avec Dylan, un de ses élèves en difficulté, pour qui elle se prend d'affection. Elle va ainsi proposer au jeune homme d'effectuer un stage chez son compagnon, qu'elle vient à peine de rencontrer, comme pour tisser un lien entre elle, son élève et son

amant. Cette démarche sera elle aussi vouée à l'échec, le jeune lycéen désertant le lieu de stage. Nous comprenons que ce n'est en effet pas le projet de Dylan, mais que Rachel a projeté sur lui ses attentes personnelles, comme si elle l'avait utilisé pour suturer sa relation à Ali, en y adjoignant un autre enfant. De la même manière, elle s'investi plus que de mesure envers cet adolescent, en lui achetant une veste un jour où il a froid, ou encore en défendant son maintien au lycée contre l'avis unanime de ses collègues qui proposaient de le réorienter. Le récit souligne le caractère excessif concernant la scène de l'achat de la veste. Tout d'abord, nous percevons que c'est là une action engagée par Rachel sans que la demande ne soit directement ou indirectement formulée par l'enfant. Juste après, en suit en échange tendu entre Ali et Rachel lorsqu'elle l'informe de ce cadeau effectué à l'adolescent :

Ali : « Tu l'as payé combien ?

Rachel : C'est pas le sujet, ça...

Ali : C'est pas le sujet, si c'est le sujet. Moi, si j'étais méchant, je dirais que c'est du narcissisme, mais parce que je t'aime je vais dire que t'es trop bonne » (50min)

Cette scène illustre ce qui est présenté comme une démesure concernant l'investissement de Rachel dans sa quête d'investissement. Que ce soit en ce qui concerne la temporalité ou la quantité, la dimension de l'excès chez Rachel recèle un mouvement tout personnel, où la place de l'autre n'est pas centrale. L'autre (que ce soit Ali, Dylan, ou Leila) ne semble être là qu'un prétexte, il est utilisé pour servir une cause personnelle, dont les enjeux narcissiques sont clairement manifestes, et ainsi soulignés par la remarque d'Ali.

Ce processus d'accélération témoigne des modes d'investissement spécifiques aux situations de beau-parentalité. Rachel, en situation d'être belle-mère, doit s'engager simultanément auprès de son amant et de la fille de ce dernier. Pour le dire autrement, ce rapport de coexistence et de contingence des processus induit une forme de diffraction des investissements libidinaux [*libidobesetzung*]. Pour autant, dans ce récit, cette accélération se double des besoins narcissiques du personnage de Rachel, ce qui induit une sensation de débordement dans la trame narrative et renforce le sentiment que le personnage s'investi à fond perdu, pour un projet qui semble d'avance voué à l'échec.

3.2. Rencontrer l'autre, séduction et enjeux topiques

Au sein des configurations de beau-parentalité, pour *exister* en tant que figure parentale, il faut tout d'abord avoir été *reconnu et investi* par l'autre. On peut y voir en cela, une reprise des expériences première de la rencontre à l'objet, considérant que pour le bébé, le jugement d'attribution précède le jugement d'existence (Freud, 1925). Pour mémoire, Freud postule en 1925 qu'il existe deux sortes de

jugements : le jugement d'attribution et le jugement d'existence. Par le jugement d'attribution, le bébé détermine si une chose est bonne ou mauvaise, et donc s'il lui faut la prendre en lui ou l'expulser hors de lui. Le jugement d'existence consiste, pour le bébé, à se demander si une chose qui existe dans l'esprit existe aussi ou non dans la réalité extérieure.

Ainsi, le bébé ne peut reconnaître l'existence d'un objet qu'à partir du moment où il est en mesure de le qualifier, de porter sur lui un jugement. Pour le dire autrement, il lui faut avoir tissé une relation avec l'autre, pour que cet autre puisse exister subjectivement. Pour le beau-parent, exister suppose d'avoir été reconnu par deux autres sujets : le parent et son enfant. La reconnaissance par le parent correspond à ce que nous avons évoqué plus haut sur la parentalité élective, considérant que cette fonction ne peut exister sans être conférée, autorisée et soutenue par le parent. La reconnaissance par l'enfant s'inscrit dans un processus bien plus long, et semble pouvoir n'être que consécutif à l'expérience d'une relation intersubjective et quotidienne durable. L'enfant doit ici engager ce mouvement d'investissement envers l'adulte, alors que dans une filiation biologique cet investissement semble bien plus contraint, passant alors pour un processus naturel. La signification première du terme « investir » relève du registre militaire ; son étymologie renvoie à l'idée de prendre possession, assiéger, le terme freudien de *Besetzen* signifiant occuper militairement (vgl. Laplanche & Pontalis, 1973, p. 62)¹⁰. Ici, investir revient à « prendre place » dans la psyché de l'autre, à ce que l'autre nous alloue en lui, au sein de son espace mental, une place et une existence.

Dans les situations de recompositions familiales, la place de la séduction, de l'apprivoisement et de la territorialité (la place de chacun) sont ainsi des enjeux centraux. Afin d'œuvrer à sa reconnaissance et son acceptation par l'enfant, Rachel va mobiliser différents procédés, relevant de la séduction, de la tendresse et de l'attention. À un niveau économique, au niveau de l'économie pulsionnelle, ces procédés vont avoir tendance à se déployer en excès. Tout au long du film, on peut relever une certaine emphase dans le lexique relevant de la tendresse (« ma chérie », « mon amour », « mon cœur », « mon ange ») utilisé par Rachel à l'attention de Leila. Les contacts corporels tendres entre elles deux sont aussi particulièrement fréquents et accentués. Au premier instant de leur rencontre, Rachel se montre flatteuse (« tu es une grande fille »), lui achète des sucreries et des cadeaux, et enfin, elle s'approprie le langage privé de la petite fille en l'appelant « ma nuit ».

Cette forme d'investissement marqué peut témoigner du besoin pour Rachel de favoriser une appropriation de sa relation avec Leila, par la voie d'une forme d'exploration sensorielle. Par ces mouvements tendres, elle semble rechercher à devenir familière du corps de l'enfant. Pour exemple, une scène fugace montre Rachel plonger sa tête dans les cheveux de Leila pour sentir son odeur

¹⁰ Cf. 'Cathexis', p. 62.

(61min). Elle la respire comme le ferait une mère, comme en quête de s'imprégnier d'une odeur familière et pour autant étrangère.

Une hypothèse pourrait être de considérer que ces excès de tendresse répondent défensivement à la dimension dénégative de la haine inconsciente constitutive de leur lien. Entre belle-mère et belle-fille, plutôt que d'exprimer ouvertement les rivalités inhérentes à leurs places respectives, elles se séduisent mutuellement, comme pour neutraliser la haine potentielle. Dans ce film, la surdétermination ou la surreprésentation de ces contacts tendres au cours du récit semblent témoigner du besoin de conquête de la relation par Rachel, d'une relation nouvelle pour laquelle il n'y a pas eu de temps de préparation comme c'est le cas lors de la gestation biologique et psychique (Bydlowski, 2008).

Ces processus illustrent aussi la particularité des aménagements pulsionnels au sein des liens et de la parentalité. À partir de la distinction effectuée par Sigmund Freud (1912) entre le courant tendre [*Zärtlichkeit*] et le courant sensuel [*Sinnlichkeit*] de la libido, nous pouvons considérer qu'au sein de tout couple, l'arrivée d'un enfant induit une mutation de l'économie pulsionnelle, avec le glissement d'un courant sensuel, constitutif du lien conjugal, en un courant tendre, propre au lien familial et filial. Or, dans une situation de beau-parentalité, les deux temporalités sont vécues au même moment, le sexuel-sensuel du couple est immédiatement contingent de celui du courant tendre, car l'enfant n'en est pas le destin, mais il préexiste à la rencontre conjugale. Si pour le père, la situation est différente, Rachel, quant à elle, placée en situation de belle-mère, est confrontée à une exigence de double investissement libidinal, dans une même temporalité, envers l'adulte et envers l'enfant.

Notons que l'enfant apparaît ici en position de pouvoir, si l'on considère que cette « belle-mère » se doit de séduire Leila pour conserver son lien conjugal et amoureux avec le père. Elle doit maintenir un investissement libidinal, un lien de découverte et de séduction envers les deux membres de la famille de manière synchrone. Conjugalité et parentalité ont partie liée, et ce d'autant plus dans les situations où la filiation n'est pas biologique (Thévenot, 2001).

Une scène illustre ces enjeux de séduction et rivalité. Un soir, Leila exprime à son père : « Pourquoi Rachel est tout le temps là » (51min). Ali répond que c'est « Elle est tout le temps là parce ce que c'est mon amoureuse ». Leila conteste : « Non c'est maman ton amoureuse » (51min) et insiste : « Mais pourquoi Rachel est tout le temps là, je veux qu'elle s'en aille » (51min). Leila s'oppose au lien de cause à conséquence entre ce statut et cette présence dans la sphère familiale en disant qu'elle ne la veut pas ici. Piquée au vif, Rachel quitte l'appartement sans mot dire, blessée de se sentir rejetée par ce petit être porteur de l'existence de cette vie familiale passée. C'est ici comme si l'idée de ne pas se sentir aimée de tous deux (père et fille) lui était insupportable et que la blessure narcissique liée au rejet ne pouvait trouver aucun répondant en elle. Cette « absence de répondant » (Kaës, 2009), cette

défaillance de solidité, de résistance du répondant face aux menaces de disqualification narcissique, peut s'entendre comme une conséquence du vécu de déprivation issu de la perte de l'objet maternel à laquelle elle a été confrontée durant son enfance, comme nous l'avons évoqué précédemment.

Conclusion : la primauté du lien dans la relation

Le personnage de Rachel semble avoir besoin d'être aimé au premier plan, et l'idée de passer après Leila auprès de son compagnon lui est difficilement supportable. Elle est ainsi confrontée à un investissement à fond perdu. L'amour filial d'Ali pour sa fille reste, tout au long de leur relation, placé au premier plan. L'investissement d'Ali dans la rencontre semble aussi tenu et peu impliqué. Aux demandes de Rachel d'avoir un enfant, Ali lui répond qu'ils ont tout le temps (53min), lui indiquant implicitement qu'il n'envisage pas de lui offrir ce qu'elle recherche.

Ainsi, alors que Rachel et Leila viennent de vivre un accident de voiture sans gravité, Ali retrouve Rachel et Leila à l'hôpital. A son arrivé, il n'a d'attention que pour sa fille et n'adresse pas même un regard à Rachel. Il prend sa fille dans ses bras, s'éloigne et se détourne de Rachel, utilisant des termes tendres que l'on aurait pu penser être destinés à sa compagne : « Mon bébé, mon amour, tu n'as rien ? » (74min). Reléguée au second rang de la sollicitude, Rachel ne se voit adresser qu'un rapide regard par Ali, accompagné de ces seuls mots : « Ça va ? » (74min). Rachel, coupable, lui répond « pardon » (74min). À cet instant, c'est comme si sa présence, son existence était menacée de disparition. Le manque d'attention est vécu par Rachel comme une disqualification narcissique et existentielle. Cette scène figure un *ordre des priorités de l'investissement libidinal* : entre les deux, la fille sera toujours prioritaire à la compagne, le lien filial sera prévalant à celui conjugal et amoureux.

Cette scène constitue un point de bascule dans la trame romantique des deux amants et est annonciatrice du destin de leur histoire. À la suite du décès d'une amie proche de la mère de Leila malade d'un cancer, Ali fait le choix de revenir avec son ex-femme, souhaitant prendre soin d'elle et œuvrer à un environnement stable pour sa fille. Il quitte Rachel, qui voit s'effondrer, en un même temps, son projet de maternité et son expérience de beau-parentalité. Dans cette séparation, en perdant son lien amoureux, elle semble perdre en un même processus son expérience de beau-parentalité et la perspective de vivre la maternité pour elle-même. La conjugalité semble déterminer le maternel tant biologique que social. Par le choix d'Ali, le récit souligne la préséance du lien filial sur le lien amoureux et conjugal. S'il rencontre Rachel à partir d'un désir propre, correspondant à des besoins que nous pourrions qualifier de narcissiques, c'est bien selon les besoins de l'autre (sa fille) qu'il prend la décision de s'en séparer, laissant penser qu'il renoncerait à satisfaire ses besoins au profit de sa fille, ou bien, que ses besoins narcissiques se fondent sur cette intrication entre narcissisme et

amour filial. Ce lien primal, primordial, celui à la relation passée avec son ex-femme, celui de la relation à sa fille semble apparaître comme premier, et conditionnant les relations secondaires ou ultérieures.

En épilogue, Rachel, assise à la terrasse d'un café, retrouvera Dylan le lycéen en difficulté. Un lycéen qu'elle avait pris sous son aile. Malgré l'échec de son projet de devenir mère, le récit nous montre que Rachel a laissé des traces dans la psyché des autres et notamment pour Dylan. En lui témoignant sa gratitude, ce jeune homme lui permet de réaliser combien elle a pu vivre une parentalité subsidiaire par le biais son activité professionnelle, un souci envers les enfants des autres, dont elle a eu la charge au quotidien.

Si cet après-coup ouvre à une lecture positive, valorisant les figures du tuteur, personne de référence pour un autre sujet, il souligne aussi les fragilités et les limites des situations de beau-parentalité. Ce film offre ainsi une forme de témoignage sur les destins potentiels des situations de beau-parentalité, avec comme risque, la possibilité de voir le lien familial être anéanti dès lors que le lien conjugal est menacé. La temporalité du récit, assez réduite, témoignant d'une rencontre d'une année, offre ainsi une lecture sur une situation restreinte : une rencontre, un lien qui se tisse puis qui se dissout. Un tel récit ne laisse que peu de place à une analyse dans la complexité des relations telles qu'elles peuvent se construire la durée. Pour autant, ce film a le mérite de présenter un vécu de beau-parentalité au cœur d'un récit, favorisant les identifications du spectateur à cette situation si courante dans nos univers familiaux contemporains. Le destin terminal confrontant à la perte, apparaît comme une lecture sous le signe de deuil et du traumatisme, propre à la conception du récit. Ce risque de perte ultime figure comme l'ombre qui, constamment, plane sur les liens de la beau-parentalité. En évitant une fin en *Happy-end*, ce film révèle les parts du négatif, les angoisses latentes et les limites de ces situations familiales en sursis, et valorise la dimension de l'expérience émotionnelle et relationnelle sur celle du statut ou de la reconnaissance symbolique.

Bibliographie

- Ambroise-Rendu, A. (2022). Mère maltraitante (XIX^e-XX^e siècle). Dans : Isabelle Poutrin éd., *Dictionnaire du fouet et de la fessée: Corriger et punir* (pp. 510-513). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.poutr.2022.01.0510>
- Auraix-Jonchière, P. (2014). « La figure de la marâtre dans quelques réécritures contemporaines de « Blanche-Neige » », ILCEA [En ligne], 20 | 2014, URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/2787> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ilcea.2787>
- Bettelheim, B. (1976). *La Psychanalyse des contes de fées*, traduit de l'américain par T. Carlier (1976), Paris : Laffont, 2012. Et plus particulièrement : « Le fantasme de la méchante marâtre », 105-116.
- Bléger, A. (2022). Marâtres dans le cinéma muet. Dans : Isabelle Poutrin éd., *Dictionnaire du fouet et de la fessée: Corriger et punir* (pp. 487-489). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.poutr.2022.01.0487>
- Bollas, C. (1989). *Forces of Destiny. Psychoanalysis and Human Idiom*, Routledge, 2018.
- Bydlowski, M. (2008). La dette de vie: Itinéraire psychanalytique de la maternité. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.bydlo.2008.01>
- Cadolle, S. (2001). Charges éducatives et rôle des femmes dans les familles recomposées. *Cahiers du Genre*, 30, 27-52. <https://doi.org/10.3917/cdge.030.0027>
- Cadolle, S. (2013). Les belles-mères, entre idéal de coparentalité et asymétrie homme/femme. *Dialogue*, 201, 35-46. <https://doi.org/10.3917/dia.201.0035>
- Deutsch H. (1945), Les belles-mères, in H. Deutsch (éd.), La psychologie des femmes, vol. 2, Paris, PUF, p. 373-390, 1969.
- Freud, S. (1912). On the Universal Tendency to Debasement in the Sphere of Love (Contributions to the Psychology of Love II). The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud 11:177-190 [1931 Beiträge Zur Psychologie Des Liebeslebens II Über Die Allgemeinste Erniedrigung Des Liebeslebens Sexualtheorie und Traumlehre 80-95. 1943 Beiträge Zur Psychologie Des Liebeslebens II Über Die Allgemeinste Erniedrigung Des Liebeslebens G.W.]

Freud, S. (1925) *Die Verneinung*. Gesammelte werke: Chronologisch geordnet 14:11-15

Freud, S. (1937). *Die endliche und die unendliche Analyse* (1937), G.W., XVI.

Houzel, D. (2007). *Les enjeux de la parentalité*, Erès.

Kaës, R. (2009). *Les alliances inconscientes* [Unconscious alliances]. Paris : Dunod.

Kohon, G. (2015). *Reflections on the Aesthetic Experience: Psychoanalysis and the Uncanny*, Londres, Routledge, 2015.

Laflamme, V. & David, H. (2002). La femme a-mère : maternité psychique de la marâtre. *Revue française de psychanalyse*, 66, 103-118. <https://doi.org/10.3917/rfp.661.0103>

Laplanche J., Pontalis, J.B. (1973). *The langage of psychoanalysis*, London, Karnac Books.

Manzano J., Palacio-Espasa F., (1999). *Les scénarios narcissiques de la parentalité*. Paris : PUF, « Le Fil rouge », 1999.

Ogden, T. (2014). Fear of breakdown and the unlived live. *Int. J. Psychoanal.* 2014, 95 : 205-223. *Trad. Fr.* La crainte de l'effondrement et la vie non vécue. *L'Année psychanalytique internationale*, 2015, 17-40. <https://doi.org/10.3917/lapsy.151.0017>

Roussillon R. (2004), « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire en double », *Revue française de psychanalyse*, vol. LVIII, n° 2, p. 421-439.

Roussillon, R. (2012). Chapitre 1. Traumatisme primaire, clivage et liaisons primaires non symboliques. Dans : , R. Roussillon, Agonie, clivage et symbolisation (pp. 7-34). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

Théry I. (1995). *Recomposer une famille, des rôles et des sentiments*, Paris, Textuel.

Théry I., Dhavernas M. J. (1993). La parenté aux frontières de l'amitié : statut et rôle du beau-parent dans les familles recomposées. In : M.-T. Meulders-Klein, I. Théry (Éds.), *Les recompositions familiales aujourd'hui*. Paris : Nathan, pp. 159-190.

Thévenot, A. (2001). Le parental et le conjugal: Dans les recompositions familiales. *Dialogue*, n° 151, 51-60. <https://doi.org/10.3917/dia.151.0051>

Veuillet-Combier, C. & Gratton, E. (Eds.) (2017). *Nouvelles figures de la filiation : Perspectives croisées entre sociologie et psychanalyse*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. doi :10.4000/books.pur.142178

Vincent, J. (2019). Beau-parent avant de devenir parent : une parentalité « à l'essai » ?. *Revue française des affaires sociales*, , 125-146. <https://doi.org/10.3917/rfas.194.0125>

Winnicott, D. W. (1956). "Primary Maternal Preoccupation", in Lesley Caldwell, and Helen Taylor Robinson (eds), *The Collected Works of D. W. Winnicott: Volume 5, 1955-1959* (New York, 2016; online edn, Oxford Academic, 1 Dec. 2016), <https://doi.org/10.1093/med:psych/9780190271374.003.0039>

Winnicott, D. W. (1962). The development of the capacity for concern [1962]. *The maturational processes and the facilitating environment: Studies in the theory of emotional development* (pp. 73–82). London: Hogarth, 1965.

Winnicott D. W. (1971), *Playing and reality*. London, Routledge, 2009.

Zlotowski R. (2022) *Les enfants des autres*. 103min, Les Films Velvet.